

Charles-Henry CUIV

Ce que (me) Font (pas) les sociologues.

Petit essai d'épistémologie critique,

Garnier, Librairie Droz, 2000, 214 p.

AUTEURS ET TEXTES L1 2015-2016

TEXTE N°5

PREMIÈRE PARTIE: p 21. - 43
EXTRAITS

LES SOCIOLOGUES ET LA SOCIOLOGIE
OU
CE QUE FONT LES SOCIOLOGUES

Sous le nom de «sociologies», on désigne des activités fort différentes. Certaines de celles-ci relèvent d'une activité à visée scientifique (au sens large); d'autres, en revanche, se situent *volens nolens* hors du champ de cette activité. Nous ne nous intéressons ici qu'aux premières: la démarcation entre celles-ci et celles-là est, évidemment, l'objet d'un débat difficile mais que nous n'aborderons que plus tard.

La diversité de ces activités tient à la division normale du travail dans toute entreprise scientifique de type empirico-formel: description empirique des faits, conceptualisation des phénomènes, théorisation de plus ou moins large portée. Dans ce dernier cas, celui de la théorisation, ces activités peuvent être situées sur un continuum allant de la mise au jour de simples régularités empiriques à l'édification de systèmes théoriques généraux. Toute activité scientifique opère en effet par mouvement dialectique entre, d'une part, la recherche des «faits» dont elle nourrit ses inductions et grâce auxquels elle peut valider ses hypothèses (pôle empirique) et, d'autre part, l'élaboration de propositions relatives à l'intelligence de ses objets (pôle théorique ou formel). On n'abordera pas pour l'instant la question de la primauté épistémologique de l'un ou l'autre de ces deux pôles (*i.e.*: le débat empirisme-rationnalisme); on constatera toutefois que, généralement, l'objectif final de toute activité scientifique est, au-delà de *connaître* (les faits, la réalité), de *savoir* — c'est-à-dire, par la connaissance des «causes», voire des «lois», d'expliquer la réalité et ses phénomènes, et éventuellement de prédire: «*Felix qui potuit rerum cognoscere causas...*»¹

Pourant, et plus nettement peut-être qu'ailleurs, l'activité sociologique se divise en activité descriptive d'une part, explicative de l'autre. Cette séparation, qui peut prendre parfois l'allure d'un véritable clivage, n'a cessé d'émouvoir, tant à l'intérieur de la discipline qu'à l'extérieur.

Déjà, chez Durkheim, l'inquiétude est grande devant la multiplication de ces «recherches [qui] demeurent suspendues en l'air, sans relation avec le reste du monde, sans qu'il soit possible d'apercevoir le lien qui les relie les unes aux autres et sans qu'elles forment une unité», et qui se limitent «à exposer [des] faits sans les classer, sans les expliquer, comme font les historiens purs, ou bien à recueillir en gros ce qu'ils ont de plus

général sous un point de vue schématique où ils perdent naturellement leur individualité»². Un demi-siècle plus tard, un Merton manifeste la même préoccupation, qui caricature les empiristes impénitents en leur faisant avouer: «Nous ignorons si ce que nous disons a un sens, mais nous savons que c'est vrai» — ajoutant, pour faire bonne mesure, à l'endroit des purs théoriciens: «Nous ignorons si ce que nous disons est vrai, mais nous savons que ça a un sens»³.

Sans doute ce clivage, qui ne fut d'ailleurs jamais général (Durkheim et Merton en sont eux-mêmes de bons exemples), tend-il à s'atténuer. L'invite faite naguère par Merton à ses collègues d'intégrer faits et théorie dans leurs recherches a été en partie entendue. Columbia et Harvard sont désormais moins sourdes l'une à l'autre qu'elles ne l'étaient alors⁴. L'empirisme militant a aujourd'hui vécu, et la pure abstraction conceptuelle ne sévit plus avec la même vigueur. Chacun adhère, du moins intellectuellement, au célèbre impératif de Simiand: «Pas de faits sans théorie, pas de théories sans faits»⁵. [...]

¹ VIRGILE, *Géorgiques*, II, 489.

² EMILE DURKHEIM, «La sociologie et son domaine scientifique» [1900] in *Textes*, T. I, Paris, Minuit, 1975, p. 33.

³ ROBERT K. MERTON, *Éléments de théorie et de méthode sociologique* [1953], Paris, Plon, 1967, p. 27.

⁴ CHARLES-HENRY CUNN et FRANÇOIS GRESLE, *Histoire de la sociologie* [1992], Paris, La Découverte, 1996, T. 2, chap. III.

⁵ FRANÇOIS SIMIAND, «Méthode historique et science sociale» [1903] in *Annales ESC*, I, 1960, p. 83-119.

L'ACTIVITÉ EMPIRIQUE : CONNAÎTRE

On raille souvent la sociologie de se limiter à la collecte de faits empiriques dont sa capacité d'interprétation théorique reste déficiente. Si, comme nous le verrons plus bas, ce constat est réaliste pour l'essentiel, le jugement de valeur qui l'accompagne est en partie injuste. Une chose est de recueillir des faits, de décrire des phénomènes — bref, et sous les réserves mentionnées précédemment, d'accroître et de diversifier le volume des *connaissances factuelles* d'un domaine de la réalité; une autre chose est d'accroître le volume du *savoir* qui rend cette réalité intelligible. Dans le cas des sciences sociales, cette distinction n'est pas seulement épistémologique, elle est pratique.

Cette activité a connu, au cours de l'histoire de la discipline, des sorts contrastés. De fait, les périodes de forte activité empirique de la sociologie correspondent généralement à des périodes de transformations rapides et profondes du système social dans l'une ou l'autre de ses dimensions économique et politique — c'est-à-dire à un urgent besoin d'acquisition et/ou de renouvellement d'information¹. L'empirisme militant de l'«école» de Chicago au plus fort de la question urbaine américaine, ou encore celui de la sociologie française dans les années de reconstruction et de modernisation du dernier après-guerre en témoignent assez bien. En outre, dans ce dernier cas, la quasi-censure intellectuelle du marxisme stalinien et l'accaparement du débat sociophilosophique par l'existentialisme sartrien ont renforcé l'inhibition théorique des sociologues². Et, dans les deux cas, force est de reconnaître la richesse et la qualité de leur production empirique.

On ne peut en effet ignorer (ou oublier trop vite) que, dans ce domaine, la connaissance factuelle a des enjeux cruciaux qui justifient sans doute à eux seuls une «sociographie» sans autre véritable prétention théorique.

I — LES ENJEUX PRATIQUES : CONNAÎTRE POUR AGIR

Le rôle cognitif primordial qui, dans les sciences de la nature, est dévolu à l'explication et/ou à la prédiction est en grande partie, dans les sciences humaines, dévolu à la connaissance empirique des faits [1-1]

Il y a plusieurs raisons à cela.

1 — Révéler des faits :

On notera d'abord que les faits mis au jour par les sciences de la nature sont généralement des *découvertes absolues* : personne ne les connaissait jusqu'alors (e.g., de la température d'ébullition de l'eau jusqu'à la structure moléculaire de la matière en passant par la fonction glycogénique du foie et l'orbite d'Uranus). Dans le cas de la sociologie, en revanche, il faut sans doute distinguer entre deux types de faits. Il y a, d'une part, des faits connus de certains acteurs, à certains moments et dans certains lieux, mais ignorés par d'autres (la vie quotidienne dans un hôpital psychiatrique, la consommation dans la classe ouvrière, les rites de passage chez les Arapesh, etc.) et, d'autre part, des faits inaccessibles à quelque acteur ou observateur désintéressé que ce soit (la corrélation entre le sexe et le vote lors de tel type de scrutin, la démocratisation de la scolarisation en France au cours des Trente glorieuses, l'augmentation de la mobilité sociale dans les sociétés industrielles, etc.) [1-1]

Voilà donc déjà une première spécificité de la sociologie : procurer à certains des informations que d'autres, éventuellement, possèdent mais qu'eux-mêmes ne possèdent pas. Et, comme le montrait Durkheim, plus les sociétés s'élargissent et se segmentent, plus s'accroît cette ignorance réciproque des segments³. Plus s'accroît également, pour quelque acteur que ce soit (simple particulier ou quelconque «décideur» institutionnel), la nécessité de combler cette ignorance. Enfin, toute institution économique ou administrative développée a besoin de disposer de données statistiques agrégeées afin d'élaborer, de légitimer et d'évaluer des politiques privées ou publiques⁴. Dans cette tâche, les sociologues secondent de plus en plus souvent les statisticiens, apportant leurs ressources conceptuelles et analytiques aux savoir-faire techniques de ces derniers⁵. [1-1]

Cette compétence, et cette vocation, ne sont toutefois pas sans risque d'effet pervers — celui de confondre connaissances et savoir et, par là, de réduire l'activité sociologique à la seule sociographie. Ce n'est pas parce que l'on a une connaissance factuelle de la réalité que celle-ci nous est connue pour autant. Une telle affirmation serait bien triviale si l'activité sociologique contemporaine ne montrait pas, par certains aspects, une tendance à l'assimilation des phénomènes empiriques à des entités théoriques. C'est particulièrement patent dans le domaine de l'action, où l'on se contente parfois, en guise d'explication des conduites et des phénomènes collectifs auxquels ils participent, d'élaborer avec plus ou moins de méthode les dires des acteurs concernés. Si cette procédure s'apparente bien à un travail d'information factuelle (que disent, pensent les acteurs ? quelles sont leurs expériences ? comment expliquent-ils le monde auquel ils participent et qu'ils produisent ?) et conduit au seuil de l'interprétation puis de l'explication, elle ne franchit évidemment jamais ce seuil et risque bien de limiter les sciences sociales à ne produire, selon une expression célèbre, que des «comptes

rendus de comptes rendus»¹². [***]

2 - Informer pour l'action :

Ensuite, on conviendra aisément que sciences de la nature et sciences sociales entretiennent un rapport différent à l'action humaine. Si la matrise et la transformation de la «nature» nécessitent généralement la connaissance des «lois» de celle-ci (grâce aux explications et/ou aux prédictions que cette connaissance autorise), la seule connaissance empirique de la réalité sociale constitue pour les acteurs, par l'information supplémentaire qu'elle leur offre, *des ressources positives d'action*. [***]

[Bref, elle permet aux «décideurs»

individuels ou collectifs de toute sorte d'élaborer leurs stratégies et de

conduire leurs tactiques!¹⁹. [***]]

Bornons-nous ici à reconnaître le rôle (et la fonction) décisifs) des sciences sociales dans la production de ces *ressources informationnelles de l'action* - production dont elles n'ont d'ailleurs pas l'exclusivité et qui, de fait, n'a pas attendu l'apparition des dites sciences mais que les moyens d'observation, de description et de mesure dont celles-ci disposent rendent aujourd'hui routiniers, massive, diversifiée et fiable. [***]]

II - LES ENJEUX ÉPISTÉMIQUES : CONNAÎTRE POUR RÉFUTER

La description de faits sociaux bruts possède une deuxième fonction qui, loin d'être subsidiaire ou annexe, est sans doute constitutive de la vocation empirique de la sociologie. Il s'agit d'une fonction cognitive qui, au-delà de l'information factuelle positive que cette activité apporte aux acteurs, peut leur permettre non seulement de disposer d'informations qu'ils ignoraient jusque là mais, de plus, de *rectifier* des informations existantes.

Si des connaissances factuelles brutes ne constituent généralement pas un savoir (c'est-à-dire une intelligence théorique de la réalité), celles d'entre elles qui contredisent ou simplement rectifient des connaissances erronées ou inexacts procurent sans doute plus qu'une information supplémentaire : une espèce de savoir sur le monde. Ce savoir, tout négatif qu'il soit et pour cette raison même, n'est évidemment pas de nature théorique. S'il ne peut rien affirmer de général ou d'universel sur la réalité sociale, il constitue en revanche une destruction de l'erreur et, à ce titre, possède une vertu cognitive supérieure à celle de la connaissance factuelle qui détruit «seulement» l'ignorance. [***]

En sociologie, où toute information empirique nouvelle apparaît

toujours sur fond de savoir socialement construit (c'est-à-dire *pré-construit*), cette fonction est sans doute considérable. L'établissement scientifique d'un fait, s'il n'est nullement le gage d'une approche de la «vérité» et s'il ne garantit pas non plus un progrès ultérieur du savoir, ouvre à la pensée critique des espaces particulièrement favorables et - croyons-nous - bénéfiques. [***]]

Ne suffirait-il pas, par exemple, d'un simple renvoi aux données statistiques les *moins* (car elles le sont toujours) discutables pour invalider certaines affirmations sur le sort fait aux «classes moyennes» par certaines mesures fiscales, sur la prétendue «sur-délinquance» générale des classes populaires ou de la population immigrée, ou encore sur la communauté du sort économique des «agriculteurs» ?²⁹ Si, en matière sociale, l'«évidence des faits» est notablement insuffisante pour convaincre, au moins a-t-elle la vertu d'offrir au débat socio-politique des assises plus saines que la seule idéologie - ou même que des théories indécidables.³⁰

III - LES ENJEUX THÉORIQUES : CONNAÎTRE POUR SAVOIR

L'activité empirique d'observation, de description et de mesure est évidemment indispensable à celle de théorisation. D'abord, c'est d'elle que procède en partie toute problématique qui, comme son nom l'indique, naît du constat d'une incohérence entre ce que la réalité nous donne à voir et ce que nous savons (ou croyons savoir) d'elle. Si elle n'est pas, comme a pu l'imaginer un empirisme naïf, le point de départ absolu de toute connaissance, elle en est le facteur «déclenchant» dans la mesure où elle suscite les questions qui engendrent la connaissance : il n'y aurait aucune raison d'énoncer quoi que ce soit sur le monde si nous n'y cherchions des réponses aux problèmes qu'il nous pose. La théorie webérienne de la connaissance sociologique³¹ ne fait pas autre chose qu'affirmer cette évidence caractéristique de toute entreprise cognitive, et qu'en tirer la conséquence selon laquelle le réel - quel qu'il soit - ne «se donne» pas plus qu'il ne pose lui-même question mais, au contraire, se *construit* en fonction des questions qu'on lui pose et qui sont historiquement situées³². Ce n'est donc pas seulement l'histoire de la sociologie mais aussi celle de toute science, qui le montrent.

Ensuite, c'est évidemment de l'efficacité de l'activité empirique que dépend celle de l'explication. Beaucoup d'explications fragiles ou fausses ne proviennent pas seulement de la faiblesse de l'interprétation ou du raisonnement mais de l'incomplétude ou du caractère erroné des données³². C'est particulièrement vrai dans une discipline où beaucoup d'informations sont recueillies de la bouche même des acteurs (lors même que, dans de nombreux cas, il serait préférable — et possible — d'observer des conduites plutôt que d'enregistrer des discours sur ces conduites...)³⁴ [2.2.2.]

40 Mais on comprendra mieux le rôle décisif et permanent de l'enquête en sociologie (et, plus généralement, dans les sciences sociales) en le rapportant au caractère *hyper-historique*³⁵ de leurs objets. En effet, s'appliquant à une réalité phénoménale en constant changement, la science des «faits» sociaux ne peut jamais — à l'instar des sciences «naturelles» — considérer comme relativement stables les résultats empiriques (sinon théoriques³⁷) de sa quête empirique. Non seulement, les objets empiriques de cette science apparaissent, se transforment et/ou disparaissent mais, encore, les questions qui leur sont posées sont constamment renouvelées³⁸. C'est pour cela que l'«enquête» est une nécessité permanente de l'activité sociologique. [2.2.]

20 Celui-ci doit donc orienter son travail empirique selon un vecteur heuristique supplémentaire: celui du double et permanent renouvellement i) phénoménologique de ses objets empiriques et ii) heuristique de ses objets théoriques. Ainsi, bien des recherches empiriques sont aujourd'hui obsolètes, non seulement parce que les *phénomènes* étudiés ont disparu ou se sont radicalement transformés, mais aussi parce que des *questions* jadis pertinentes ont perdu de leur signification — à la fois pour des raisons d'actualité politique, économique ou culturelle, et parce que les problématiques qui les sous-tendaient ont perdu de leur validité théorique⁴⁰. En sociologie, ce n'est donc pas seulement le «progrès» scientifique qui, par infirmation empirique ou restructuration conceptuelle, invalide connaissances et savoirs: c'est, bien plus souvent encore, le caractère éphémère des produits concrets de l'interaction et/ou des enjeux sociaux dont ils sont l'objet — l'historicité des seconds étant le plus souvent corrélatrice de celle des premiers⁴¹. [2.2.2.]

IV - DES FAITS AUX IDÉES: CONNAÎTRE N'EST PAS SAVOIR

Cette connaissance empirique des «faits» ne confère cependant pas aux sociologues, ni à aucun de ses délégués, le moindre *savoir* — si l'on veut bien, avec nous, entendre par là une compétence à énoncer sur la réalité des évaluations en termes de vérité ou de fausseté. La logique interdite en effet de déduire quelque proposition que ce soit d'un ensemble — aussi nombreux soit-il — d'énoncés empiriques singuliers tant que ces énoncés ne sont pas eux-mêmes intégrés dans un système comprenant au moins un énoncé universel (sauf, évidemment, si ces énoncés singuliers concernent un même objet, auquel cas ils peuvent permettre, sous certaines conditions, une inférence inductive). Par exemple, la connaissance des taux de réussite scolaire selon l'origine sociale n'autorise quelque affirmation que ce soit sur le fonctionnement du système scolaire ou sur la nature de l'influence de l'origine sociale⁴². Elle n'autorise évidemment pas davantage à formuler quelque prédiction que ce soit sur le destin social de ces élèves ou sur la structure future de la mobilité sociale. Ce n'est qu'en fonction soit d'une norme socio-culturelle (e.g., la vocation égalisatrice de l'École) soit d'une «loi» sociologique (e.g., l'influence du niveau scolaire sur la distribution sociale) qu'une telle connaissance peut permettre — par exemple — de dénoncer le fonctionnement «reproducteur» de l'École, ou de prévoir (à titre d'hypothèse raisonnable⁴³) une forte hérédité sociale. [2.2.]

Mais, s'il désire s'aventurer au-delà de la seule sociographie, le sociologue (qui n'a, *en principe*, pas d'autres objectifs que purement cognitifs dans le cadre d'une démarche scientifique patentée) ne peut que tenter d'élaborer les «lois» ou, tout au moins, des régularités empiriques qui lui permettront de «féconder» des matériaux empiriques épars — c'est-à-dire soit *d'expliquer* certains traits empiriques de la réalité sociale, soit de *déduire* certains traits théoriques de cette réalité. Du moins est-ce ce que nous essaierons de montrer tantôt.

* * *

¹ Denis DUCLOS (Ed.), *Les Sciences sociales dans le changement socio-politique*, Paris, Economica, 1985.

² Voir: Charles-Henry CUIIN et François GRESLE, *op. cit.*, T. 1, chap. II.2, ainsi que Alain DROUARD, «Réflexions sur une chronologie: Le développement des sciences

sociales en France de 1945 à 1968», *Revue française de sociologie*, XXXII, 1, 1982, p. 55-85 et Philippe BESNARD (Ed.), *Reconstructions de la sociologie française (1945-1960)*, *Revue française de sociologie*, n° spécial, XXXII (3), 1991.

³ Emile DURKHEIM, *De la division du travail social* [1893], Paris, P.U.F., 1973.

⁴ Voir: Patrice DURAN, «L'Évaluation de l'action publique comme volonté et comme représentation, l'administration reconstruite», in G. TIMASIT (Ed.), *Les Administrations qui changent*, Paris, PUF, 1996.

⁵ François HÉRAN, «L'assise statistique de la sociologie», *Economie et Statistique*, 169, juillet-août 1984, p. 23-35. Voir également: Alain DESROSIERES, «Histoires de formes: statistiques et sciences sociales avant 1940», *Revue française de sociologie*, 1985, XXVI, 2, p. 277-310, et *La Politique des grands nombres*, Paris, La Découverte, 1993; Eric BRIAN, *La Mesure de l'Etat*, Paris, Albin Michel, 1994.

⁶ Harold GARPINKEL, *Studies in Ethnomethodology* [1967], Cambridge, Polity Press, 1984.

⁷ Voir, pour une analyse des rapports État-sciences sociales en France et une application au cas de la sociologie urbaine: Michel AMIOT, *Contre l'Etat, les sociologues. Éléments pour une histoire de la sociologie urbaine en France: 1900-1980*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1986.

⁸ Sur les limites mais aussi la portée des statistiques, voir: Michel GOLLAÇ, «Des chiffres inessés? Pourquoi et comment on donne un sens aux données statistiques», *Revue française de sociologie*, XXXVIII, 1, 1997, p. 5-36.

⁹ Une bonne illustration de notre propos est offerte par l'article de Raymond BOUNDON, «Les causes de l'illégalité des chances scolaires», *Commentaire*, 51, 1990, p. 533-542.

¹⁰ On peut en effet étendre à l'ensemble du réel la théorie weberienne du «rapport aux valeurs»: «La réalité empirique est culture à nos yeux parce que, et en tant que nous la rapportons à des idées de valeur, elle embrasse les éléments de la réalité et exclusivement cette sorte d'éléments qui acquièrent une signification pour nous par ce rapport aux valeurs. Une infime partie de la réalité singulière que l'on examine chaque fois se laisse colorer par notre intérêt déterminé par ces idées de valeur; seule cette partie acquiert une signification pour nous et elle en a une parce qu'elle révèle des relations qui sont importantes par suite de leur liaison avec des idées de valeur. C'est donc parce que et en tant qu'il en est ainsi qu'elle vaut la peine d'être connue dans sa singularité.» (Max WEBER, «L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale» [1904], in *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 154, souligné dans le texte)

¹¹ Pour prendre un exemple dans un domaine bien connu de nous, nous avons pu interpréter l'émergence d'une problématique de la mobilité sociale dans la société et, par effet, dans la sociologie nord-américaines comme une tentative de résoudre la contradiction apparue entre, d'une part, une culture mettant l'accent sur les valeurs d'*individualism* et d'*achievement* et, d'autre part, le constat empirique de la fin (vraie ou fausse) de la société ouverte (voir: Charles-Henry CUIIN, *Les Sociologues et la mobilité sociale*, Paris, PUF, 1993).

¹² Voir, sur ce point, Raymond BOUNDON, *L'Air de se persuader - des idées fausses, fragiles ou douteuses*, Paris, Fayard, 1990.

¹³ Soulignons au passage que les sociologues disposent, avec la possibilité d'observer concrètement des conduites, d'une ressource qui est interdite aux historiens («Un historien peut-il connaître autre chose que les intérêts des milieux et des individus producteurs de mémoire?», Jacques LE GOFF, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996). Que n'en jouissent-ils pas davantage au lieu, comme ils le font bien souvent, de tenter d'interpréter des discours ou, pire encore, de recourir à l'auto-interprétation des conduites par leurs acteurs...

¹⁴ Nous risquons ce néologisme superlatif afin de souligner que, si toute réalité est historique, l'historicité de la réalité socio-culturelle est cependant plus «intense» que celle de la réalité matérielle ou biologique. (Sur l'existence d'une «Reche du temps» dans la nature physico-chimique, voir Ilya PRIGOGINE, *La Fin des certitudes: temps, chaos et les lois de la nature*, Paris, Odile Jacob, 1996)

¹⁵ Nous avançons, plus tard, que l'historicité du social n'est pas un obstacle dirimant à l'élaboration de résultats théoriques relativement stables (voir, *infra*, chapitre 4).

¹⁶ Voir, *supra*, note 31.

¹⁷ Ce dernier cas est cependant particulièrement rare en sociologie où les cadres théoriques d'analyse sont notablement superposables les uns aux autres, ce qui pose d'ailleurs un problème épistémologique de taille (voir *infra*). On pourrait toutefois évoquer, à titre d'exemples, l'inanité actuelle de problématiques en termes (durkheimiens) de «pathologie sociale» ou encore (non durkheimiens!) d'«imitation».

¹⁸ On pourrait songer au caractère aujourd'hui passablement daté des *résultats empiriques* d'un certain nombre de travaux – par A. Touraine et son équipe – sur les «nouveaux mouvements sociaux» dont retentissait naguère le paysage social (et sociologique) français – travaux dont la contribution théorique à l'étude de l'action collective est évidemment massive (voir: François CHAZEL, «Mouvements sociaux» in Raymond BOUNDON (Ed.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, 1992, p. 263-312). C'est d'ailleurs là une autre différence entre histoire et sociologie: même lorsque les produits de la recherche historique perdent de leur «signification culturelle» – au sens weberien –, ils demeurent des acquis historiographiques pertinents (dont des générations futures de chercheurs pourront évidemment discuter la validité); en revanche, les résultats sociographiques rendus obsolètes par le changement social perdent leur valeur sociologique et se transforment en simples données historiques.

¹⁹ «Du fait qu'ils requièrent une interprétation, les chiffres des statistiques n'ont pas de valeur en eux-mêmes. Ils servent à argumenter des énoncés et ne prennent sens que dans le cadre de certaines théories. Passer des chiffres aux idées, donner un sens aux données, requiert un travail, quelquefois important.» (Michel GOLLAÇ, *art. cit.*, p. 33)

²⁰ Bien que raisonnable, cette hypothèse n'est pourtant pas, comme l'a montré R. Boundon (*L'illégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, A. Colin, 1973), systématiquement vérifiée. (Sur le sort fait par la sociologie française à ces questions, voir: Charles-Henry CUIIN, «La sociologie et la mobilité sociale: les stigmates du cas français», *Revue française de sociologie*, XXXVI, 1, 1995, p. 33-60)

Charles-Henry Cuin, Ce que (ne) font (pas) les sociologues. Petit essai d'épistémologie critique, Genève, Librairie Droz, 2000.
Lecture de l'introduction et du chapitre 1 de la première partie (l'activité empirique : connaître), p. 23 à 43 [extraits].

- 1) Qui est Charles-Henry Cuin ? Qu'a-t-il écrit ?
- 2) Expliquez le vocabulaire suivant : sociographie (p. 3, l. 27), épistémologie (p. 1, l. 18) idéologie (p. 6, l. 16), heuristique (p. 7, l. 23)
- 3) Qui est Merton (p. 1, l. 2) ? Qui est Simiand (p. 2, l. 15) ? Qui est Max Weber (p. 6, l. 26) ?
- 4) Qu'est-ce qu'un raisonnement inductif (p. 1, l. 15) ? Qu'est-ce qu'un raisonnement déductif ?
- 5) Quels sont les deux types de faits mis en évidence par les sociologues ?
- 6) Dans quelles périodes l'activité empirique de la sociologie est-elle la plus stimulée ?
- 7) Pourquoi la connaissance empirique des faits constitue-t-elle pour les acteurs des « ressources positives d'action » ?
- 8) Pourquoi la réfutation d'informations existantes par l'établissement scientifique d'un fait a-t-elle des effets bénéfiques dans le débat socio-politique ? Vous cherchez à illustrer votre propos à l'aide d'exemples tirés de l'actualité.
- 9) Quelle distinction Cuin fait-il entre « connaître » et « savoir » ?
- 10) Après la lecture du texte, pouvez-vous expliquer l'imperatif de Simiand « Pas de faits sans théorie, pas de théories sans faits » ?



